

1093.4.11

LE  
CHRONIQUEUR

DÉSŒUVRÉ. 20

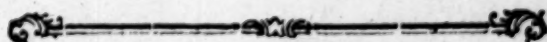
CHRONIQUE

DES



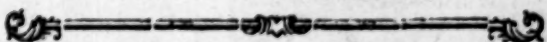
*Désœuvré*  
LE  
**CHRONIQUEUR**  
**DÉSŒUVRÉ,**  
OU  
**L'ESPION**  
**DU BOULEVARD DU TEMPLE,**

Contenant les annales scandaleuses & véridiques  
des Directeurs, Acteurs & Saltinbanques du  
Boulevard, avec un résumé de leur vie &  
mœurs par ordre chronologique.



*Præcepto monitus sæpè te considera.*

PHEDRE.



Deuxieme édition, revue, corrigée & augmentée par  
l'auteur d'un ouvrage qui paraîtra incessamment sur  
les grands spectacles.



L O N D R E S.

---

I 7 8 2.

LE  
CHRONIQUEUR  
DESŒUVRES

OU  
L'ÉPIQUE  
DU TEMPLE





## É P I T R E

## D E D I C A T O I R E

AU PUBLIC DE PARIS.

**O** toi, que tout auteur, tout inventeur & tout être qui s'isole, englobe en un seul individu ; mais qui n'en a pas moins huit à neuf cents mille têtes, & par conséquent à-peu-près seize à dix-huit cents mille oreilles & autant d'yeux ! ... je dis à-peu-près ; car tout auteur, tout inventeur & tout être qui s'isole, sait assez que tu es par fois un peu sourd, un peu borgne, & souvent même un peu aveugle ; mais que ces accidens ne sont, le plus souvent aussi, que de vraies malices de ta part. Toi donc, qui as toute la bonté réunie à toute la méchanceté, daigne, pour moi, écarter aujourd'hui toute celle-ci, & ne conserver que celle-là. Je veux t'entretenir d'un des objets qui t'intéressent le plus. Je sais que, de quoi que ce soit que l'on te parle, le premier pas à faire pour t'intéresser est de commencer par te plaire. Puissé-je y réussir ! Je vais te parler d'une des plus grandes parties de tes plaisirs & des êtres qui s'y consacrent, ou par liberté ... disons le mot .. libertinage, ou par paresse, ou par l'enchaî-

nement des circonstances, ou enfin par le besoin de faire un métier quelconque. Puissé-je, en t'entretenant de tes plaisirs, du tems, & de ceux qui en sont les artisans, te faire bien connaître & les uns & les autres, & te les faire apprécier à leur juste valeur ! Si j'y parvenais, mon zele en te servant m'aurait bien servi moi-même : je serais satisfait & récompensé au-delà de mes espérances. Je l'entreprendrai donc, même au risque d'échouer ; mais quel qu'en soit le succès, je serai toujours bien glorieux de l'avoir tenté, & tu me trouveras, en tous les tems, ton plus zélé & ton plus affectionné serviteur & ami,

LE CHRONIQUEUR, &c.



## AVANT-PROPOS.

ON a, dit-on, fait le reproche à mon livre d'être mal écrit: cela se peut; on aurait même encore pu m'ajouter, avec ce savant Romain : *Volo prius habeat orationem de qua dicat, dignam auribus eruditis, quam cogitet quibus verbis, quidque dicat aut quomodo.* *M. Tullii Cic. ad Marcum Brutum Orator. cap. 34.* Mais j'ai mesuré mon style à la force d'entendement & de connaissance de ceux qui devaient me lire. On voit que je veux parler ici des histrions, qui, les trois quarts, ne savent ni lire ni écrire. Il a donc fallu, malgré moi, leur présenter une élocution à leur portée. Des phrases arrondies & cadencées, des mots techniques & choisis eussent été pour eux de l'hébreu: & je l'avouerai, à la honte du public, je ne soupçonnais point du tout qu'il lirait ce qui ne paraît intéresser que des batteurs & des saltinbanques. D'ailleurs, n'ayant pas présidé à

l'impression de cet ouvrage, je n'ai pu faire disparaître une infinité de fautes typographiques, qui ne subsisteront plus ici. Mais quant à l'ouvrage, il sera le même à quelques choses près, & aux additions que j'y ai faites ; car les travaux considérables que j'ai entrepris, & que je dois livrer incessamment, m'ôtent les moyens de le refondre. Il faudra, cher lecteur, vous contenter encore de celui-ci pour cette fois ; je prends engagement avec vous, parole d'honneur, de vous livrer cet ouvrage sous une autre forme & dans un autre style à la troisième édition. Alors je suivrai l'exemple de Virgile, qui appelait lécher lours, les corrections qu'il faisait à ses ouvrages. *Cùm Georgica scriberet, traditur quotidie meditando plurimos versus dictare solitum, ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere ; non absurdè, carmen se ursæ more parare dicens, & lambendo demùm effingere.* In Virgilii vitâ.

Je disais donc que je ne pensais pas que l'homme honnête me lût. Mais il est évi-



dent qu'il ne faut plus s'étonner de rien dans ce siècle où tout a changé du blanc au noir, où le plaisir électrise toutes les têtes, où la folie tient son empire. Dans le siècle précédent on cherchait à s'instruire : dans celui-ci, on ne veut plus que s'amuser. Le poète, le philosophe, l'artiste, l'historien obtenaient les faveurs des grands : aujourd'hui ils semblent aux yeux des grands, des objets ridicules & ennuyeux ; ou, s'ils se servent d'eux, c'est ( s'il m'est permis de m'expliquer ainsi ) comme d'un mouchoir dont on fait usage pour satisfaire un besoin, & qu'ensuite on jette à l'écart. Pourquoi ce changement ? parce qu'on n'est plus éclairé, parce qu'on néglige de l'être.

La bonne compagnie n'aurait-elle pas rougi, il y a seulement vingt ans, d'être surprise au spectacle de Nicolet ? Cependant, me direz-vous, depuis l'établissement de ce théâtre, j'y ai toujours rencontré des gens de marque. Soit ; il y a toujours des fous : mais comment ces mêmes fous y entraient-ils ? comme dans ces lieux banaux où l'on



va sacrifier à Vénus , en se cachant le nez dans son manteau. Maintenant, c'est un rendez-vous connu , on se glorifie même d'y avoir une loge à l'année , comme aux grands spectacles. Et vous n'en rougissez pas , habitans de cette bonne ville de Paris , qui prétendez vous donner pour la quintessence du génie & des mœurs ? J'en rougis moi pour vous. Mais , c'est mon lot , je n'en murmure pas ; de tous les tems le philosophe a rougi des sottises de sa patrie.





# LE CHRONIQUEUR

*DÉSŒUVRÉ,*

OU

L'ESPION

*DU BOULEVARD DU TEMPLE.*

---

## INTRODUCTION.

J'AI toujours entendu dire qu'il fallait prendre son plaisir où on le trouvait; le mien, de tout tems, a été de me mêler des affaires des autres, de les publier même au risque de leur être préjudiciable. Vous allez dire avec Théophraste, que ce caractère est odieux, que je suis un être

détestable , fait pour être fui & banni de la société. Soit , bannissez - m'en ; j'en aurai plus de loisir pour dire de vous tout le mal que je saurai. Mais vous ne pourrez pas vous donner cette satisfaction ; car je me garderai bien de me faire connaître. Je fais encore *qu'un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme* , que Gresset l'a dit , qu'on l'a répété un million de fois après lui : mais je suis du régiment d'Anjou , & vous savez le cas que ces lurons-là font des remontrances. Ainsi donc votre plus court parti est de ne point chercher à déchirer la gaze qui me couvre , de vous amuser de mon bavardage , qui , je suis assuré , vous causera plus d'une insomnie. La satire porte naturellement avec elle un certain charme qui invite toujours à l'écouter : même , sans qu'on s'en apperçoive , on se familiarise à l'entendre , & on finit par la trouver un aliment nécessaire à la gaieté , le plus précieux baume de la vie.

C'est moi qui ai fourni à Mercier les traits les plus saillans qu'il a répandus dans son *An deux mille quatre cent quarante* , les réflexions les plus piquantes qui lui ont servi à composer sa nouvelle brochure intitulée le *Tableau de Paris*. J'ai travaillé pendant six années consécutives aux *Mémoires secrets* , qui viennent d'être interrompus depuis la mort tragique de Mairobert. Ce sont ,

pour ne point vous en imposer, les articles que j'avais rassemblés pour ce travail qui me restent, & qui vont paraître dans ce petit ouvrage. Mais les anecdotes que je vous donne aujourd'hui ne s'étendent guere que depuis la rue de l'*Ancrè* jusqu'au *Pont-aux-Choux* : c'est dans cet espace qu'elles ont pris naissance ; c'est dans ces lieux qu'elles doivent être chantées ; & j'espere que cette production m'obtiendra l'honneur d'avoir un jour ma statue élevée au milieu du boulevard du Temple, comme on plaçait dans la bibliothèque d'Apollon, bâtie par Auguste sur le Mont-Palatin, les bustes des poètes célèbres qui y portaient leurs ouvrages.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De moi.*

**C**OMME je demeure sur le boulevard du Temple, personne n'est plus que moi à portée de savoir ce qui s'y passe. D'ailleurs je suis connu de tous les histrions qui le composent ; je suis même assez bien avec les actrices, & quelques-unes ont été assez complaisantes pour avoir des bontés pour moi. Ces beautés m'ont, à la vérité, porté quelquefois des bras de la volupté dans le



laboratoire d'Esculape , & je n'y allais pas , comme Denis le tyran , pour y dérober sa barbe d'or. Mais , toujours indocile , la quarantaine passée , le plaisir d'une heure me faisait oublier six semaines de régime. Ce qu'il y a de plaisant pour ceux des acteurs des boulevards qui me liront , c'est qu'ils ne pourront , je les en défie , me reconnaître , quoiqu'ils me connaissent beaucoup. Je puis même encore leur faire mon portrait , sans risquer d'être découvert. Ma taille est ordinaire , ma tournure entre la noble & la bourgeoise , mes manières aisées , mes jambes un peu arquées , mon regard vif , quoiqu'avec de petits yeux ombragés d'un sourcil très-épais : le sourire toujours sur les lèvres , qui , je puis dire sans vanité , sont assez vermeilles : pour les dents , il ne me reste plus que celles de devant , toutes les grosses étant tombées , ce qui me creuse un peu les joues ; mais haut en couleur , & avec beaucoup de cheveux crépus , d'un châtain clair , un air martial , & vingt-six ans. Plusieurs prêtresses de Vénus m'ont dit que je pouvais encore passer pour un des bons ministres de son temple. Ainsi , mes chers acteurs , actrices & directeurs du rempart , de qui je vais m'occuper désormais , quand vous lirez ici une anecdote que vous croyiez bien secrète , sachez qu'elle se sera passée dans l'intérieur de votre maison ; dans votre surprise ,



considérez bien tous ceux qui vous entourent, feuilletez dans votre imagination, je suis sûr que vous ne me devinerez pas : & quand même dans votre énumération vous me nommeriez, ce ne fera pas sur moi que vous arrêterez vos doutes, j'en suis certain. Le rôle que je joue dans vos cafés, dans vos spectacles & sur vos boulevards, est bien loin d'attirer sur moi la moindre apparence d'auteur de cet ouvrage. Croyez-moi, au lieu de vous casser la tête, appliquez-moi plutôt ces beaux vers sur Dieu :

Loin de rien décider sur cet Etre suprême,  
Gardons, en l'écoutant, un silence profond :  
Son secret est sans borne, & l'esprit s'y confond.  
Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.

## CHAPITRE II.

*J'entre en matière.*

**M**ON dîné fini, j'arrive aux boulevards : si le tems est beau, quel coup-d'œil agréable ! Deux triples rangées de chaises occupées par autant de Vénus que d'Adonis : que de bons mots dits, rendus, de fines agaceries ! quelle ample matière d'anecdotes nouvelles à donner au public ! Car

le neuf plaît aujourd'hui ; c'est le seul appas qui nous attire. Les femmes ne le savent que trop. Sans ce goût qu'elles nous connaissent , prendraient-elles , pour le plaisir de nous plaire , la peine de se parer & de se peindre , ou de tâcher chaque jour d'offrir à nos yeux aussi blasés que nos tempéramens , une nouvelle coëffure qui les réveille , & toujours plus voluptueuse que la précédente ? L'hérisson leur donnait un air boudeur , & vite la coëffure à l'enfant. Celle-ci plus séduisante appelle le plaisir que l'autre repoussait , & elles y trouvent mieux leur compte , beaucoup mieux encore qu'avec celle où on les voyait couvertes de panaches énormes , qu'elles ont quitté , dit-on , parce qu'un jour un mauvais plaisant s'avisa de dire qu'elles portaient les plumes des dindons qu'elles avaient plumés : il y en avait qui ne se fâchaient pas de ce sarcasme , parce que beaucoup de diamans & un brillant équipage les en dédommageaient : mais celles qui s'en retournaient sans *chevalier* , malgré tout leur étalage , trouvaient cette épigramme détestable , quoiqu'elle n'accomplit point la plaisanterie de notre satyrique. Enfin , c'est une grande satisfaction que de voir toutes ces belles passer çà & là , vous clignoter d'un œil assassin , une autre vous faire remarquer , en affectant de rire , une petite bouche qu'elle pince en retirant ses joues ; une  
autre

autre ferrant de ses deux mains son mantelet pour montrer l'élégance de sa taille ; celle-ci dans sa voiture , un élégant à sa portiere , qui tout en ricanant lui déclare le feu qu'elle a su lui inspirer , tandis que par-dessus sa tête parfumée de l'odeur la plus forte , & accompagnée de plusieurs boucles flottantes , elle fait des signes à d'autres qui passent devant elle. Quel agréable tableau ! O Athenes , tu crois ne plus exister , & l'on te retrouve chaque jour sur nos boulevards !

---

### CHAPITRE III.

#### *Le café Turc.*

**A**PRÈS avoir joui quelques instans de cette bigarrure , j'entre au café Turc. Là , je cause un moment avec la limonnadiere , si elle est seule ; car presque toute la journée on la trouve jasant avec un certain officier ruiné , couvert d'un méchant habit noir , mais la dragonne à l'épée , la cocarde au chapeau ; enfin , une espece de croc qui , je pense , a l'air de lui faire les yeux doux pour lui soutirer quelques écus. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'on m'a assuré que cette femme , quoique vieille & fanée , avait encore le ridicule amour-propre de vouloir plaire. Si , comme on le

dit, cette femme a cédé sa boutique à Lavrillat, son premier garçon, & qu'elle n'occupe ce comptoir que jusqu'au moment où ce garçon se fera marié, qu'il se marie donc vite, car ses intérêts sont trop en danger entre les mains de cette vieille coquette, qui, à coup sûr, le vole pour payer la complaisance de son adorateur. J'en suis d'autant plus fâché, qu'on dit mille biens de Lavrillat. Mais revenons à ce café, le plus joli du boulevard, où la bonne compagnie ne rougit point d'entrer, & le seul où l'on puisse mener une femme honnête. Tout ce qu'on y sert y est délicieux. Les glaces sur-tout ne peuvent se comparer qu'à celles du Palais-Royal : aussi m'y en voit-on prendre souvent. Je vous avouerai même, mon cher lecteur, que je trouvais si bonne la dernière que je pris ici, que je ne pus résister au desir de faire des vers à sa louange. Des vers sur une glace, me direz-vous ? cela est extravagant. Et pourquoi ? Sedaine en a bien fait sur son *habit*, Dorat sur des *tetons*, le chevalier de Cubieres sur l'*oreille de sa maîtresse*, &c. &c. &c. Pourquoi n'en ferais-je pas sur ma glace ? D'ailleurs les miens ne s'écartent point des bornes de la décence, comme ceux des impies dont je viens de parler, & qui brûleront en enfer comme un gigot à la broche. Faisons donc des vers à ma glace, & moquons-nous du



qu'en dira-t-on. Je ne suis point poète, je m'amuse.

*Vers à ma glace.*

Douce liqueur, glace adorable,  
 Emule du nectâr des dieux,  
 Si ma bouche te baise, un charme délectable  
 Me fait douter, en ce moment heureux,  
 Si j'habite la terre, ou si je règne aux cieux !  
 Iris & toi, dans le fond de mon ame,  
 Portez la pure volupté ;  
 Chacune de vous deux m'enflame,  
 Et parait à mes yeux une divinité.  
 Mais tu ne charmes que ma bouche,  
 Par ton excessive fraîcheur ;  
 Et quand celle d'Iris je touche,  
 Je sens une chaleur  
 Que ce baiser conduit jusqu'à mon cœur.





## CHAPITRE IV.

*Les babillards.*

ON pourrait adapter à ce café le *miscuit utile dulci* d'Horace ; car on y trouve l'utile & l'agréable. Aimez-vous à penser ? deux jardins charmans vous offrent le moyen de promener vos rêveries. Le jeu vous amuse-t-il ? vous trouvez vingt endroits à vous arrêter pour repaître vos yeux du plaisir de voir jouer au tonneau , à la toupie , aux dames , aux échecs , au triste domino. La conversation a-t-elle pour vous quelques charmes ? prenez place auprès de ces vieux rentiers en perruques , habits boutonnés , & cannes à corbins : ils vous apprendront les nouvelles politiques & scandaleuses , les histoires des trois spectacles des boulevards : c'est en partie à eux que je dois la plupart des anecdotes dont j'ai fait usage dans cette brochure. Je me trouvai un jour à côté d'un homme de barreau , qui , en me parlant de l'intendant de Montauban , me fit lecture d'un mémoire qui lui fut présenté par une de ses innocentes ouailles , & dont la tournure originale amusera sûrement le lecteur. Au reste , s'il s'en ennuie , tant pis pour lui ; moi , il

m'a diverti , & quand je prends du plaisir , je  
veux que tout le monde en prenne.

*A Monsieur l'intendant de la souveraine finance  
de Montauban.*

“ MONSEIGNEUR. La demoiselle Nops, habi-  
„ tante de Ville - Franche , prend , avec son  
„ respect ordinaire, la gracieuse liberté de re-  
„ présenter très-humblement à votre grandeur ,  
„ qu'à peine s'est-elle vue en état de jouir de  
„ ses droits de nature , à cause de l'absence par  
„ décès de ses pere & mere, dont Dieu veuille  
„ intercepter les ames, que les prud'hommes de  
„ Ville-Franche s'étant corporellement assemblés  
„ pour procéder à la répartition cathégorique  
„ des impositions royales de la communauté, ils  
„ ont inhumainement compris dans leurs rôles  
„ la suppliante pour la somme de 57 liv. 3 f.  
„ qu'elle ne peut absolument supporter, vu le  
„ peu de rapport actuel de son petit bien, qui  
„ décline même tous les jours par la perte de  
„ plusieurs bêtes à cornes qu'elle prenait soin  
„ d'entretenir pour son labour particulier, &  
„ par d'autres fâcheux événemens qu'elle prend  
„ la très respectueuse licence de numérer très-  
„ succinctement à votre grandeur, comme elle  
„ l'a fait par les précédentes plaintes, qu'elle s'est

„ procuré l'honneur de lui présenter , & qui ont  
 „ eu l'inconvénient de se confondre , à ce qui lui  
 „ a été rapporté , dans la foule d'une infinité de  
 „ papiers dont votre grandeur se trouve jour-  
 „ nellement oppressée.

„ En premier lieu , les grands - chemins ont  
 „ eu le malheur de lui emporter une partie de  
 „ ses domaines.

„ 2°. Tout ce qui est resté , sans exception ,  
 „ fut grêlé à plate couture , sans aucun égard  
 „ pour les champs & les vignes , qui en ont été  
 „ fort incommodés.

„ 3°. Les récoltes ont été si chétives pen-  
 „ dant les dernières années , que les épis dénués  
 „ de grains , ou ne rapportant que du charbon-  
 „ net , n'ont produit , à proprement parler , que  
 „ de la paille , dont la demoiselle suppliante a  
 „ bien de la peine à subsister.

„ 4°. La cheminée de la maison fut incendiée ,  
 „ il y a quelque tems , par le feu : ce qui lui pro-  
 „ cure un dérangement notable , & monseigneur  
 „ comprend bien d'ailleurs la situation perplexe  
 „ d'une demoiselle qui , s'entend sa cheminée  
 „ en feu , ne peut recourir qu'à des voisins  
 „ vieux & infirmes , qui n'apportent dans ces  
 „ accidens que des secours presque toujours trop  
 „ lents.

„ La demoiselle suppliante peut bien citer

„ encore des procès d'une injustice de la plus  
 „ grande iniquité, qu'elle a eu à soutenir contre  
 „ son propre beau-frere, que le sang n'a pas  
 „ empêché de la pousser avec la plus grande  
 „ vigueur, jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée, quoique  
 „ plusieurs des plus forts avocats du parlement,  
 „ qui étaient très-bien entrés dans son affaire,  
 „ l'eussent assurée que le fond en était bon; bien  
 „ qu'il y eût quelque chose à dire à la forme,  
 „ qu'elle ne pouvait jamais la perdre.

„ La demoiselle suppliante ajoute à toutes ces  
 „ pertes son état de fille, qui se trouve orphe-  
 „ line depuis longues années, sans avoir ni pere  
 „ ni mere, mais seulement une sœur, qu'elle est  
 „ obligée d'observer comme la prunelle de son  
 „ œil, pour faire taire tous les propos que les  
 „ méchantes langues font souvent parler, afin  
 „ de détruire la réputation d'une jeune fille du  
 „ sexe qui se trouve en bas âge.

„ Mgr. de la Galaisiere, l'un de vos agréables  
 „ prédécesseurs, d'excellente mémoire, ne lui  
 „ résista pas à tout ce que la demoiselle sup-  
 „ pliante lui montra pour toucher son grand  
 „ cœur; & après avoir par lui-même bien exa-  
 „ miné les pieces, il la fit décharger pendant  
 „ trois ans de la surabondance de ses imposi-  
 „ tions; mais d'autant qu'il ne serait pas digne  
 „ de la bonté de votre grandeur de laisser plus



„ long - tems la demoiselle suppliante dans un  
 „ état de souffrance , qui l'obligerait à laisser son  
 „ bien en friche & exposé à la voracité du mentu  
 „ bétail sauvagin , elle ose espérer de vos graces ,  
 „ monseigneur , sinon une décharge aussi confi-  
 „ dérable que celle dudit sieur de la Galaisiere ,  
 „ qu'il vous plaira au moins , sur le relevé de  
 „ sa cotte qui vous fera voir son état au naturel ,  
 „ la soulager mieux qui vous sera possible , afin  
 „ qu'elle puisse se ressouvenir passablement des  
 „ bénignes influences des faveurs que vous trou-  
 „ verez bon de répandre sur elle.

„ La demoiselle suppliante , de son côté , ne  
 „ s'épargnera à aucun mouvement pour vous  
 „ engager , monseigneur , à la couvrir de tems  
 „ à autre de votre féconde protection , & ne  
 „ cessera de former des vœux pour la conser-  
 „ vation des trésors inépuisables de votre gran-  
 „ deur. ,,

Cet écrit me réjouit assez , mais ce babillard  
 avait malheureusement des confreres. Un d'eux  
 s'appercevant que j'avais écouté jusqu'au bout  
 la lecture du papier que celui-ci remettait dans  
 sa poche , s'approcha de moi , & après quelques  
 mots vagues , il vint me demander ce que j'avais  
 entendu. Sur ma réponse , il se déclara homme  
 de lettres , me dit qu'il composait des vers fort  
 jolis , qu'il en avait même fait qui pouvaient le



disputer à ceux de Voltaire , mêlant toujours son dialogue de plusieurs citations de ses productions. Ennuyé de cet original babillard , je voulus le quitter ; mais il me fut impossible de le faire , avant d'avoir entendu un conte en vers qu'il venait de finir le matin même. J'eus beau prétexter des affaires , il fallut en passer par-là , ou mon homme , je crois , m'aurait suivi chez moi en me lisant son conte. Comme un autre *Franc-aleu* ,

*Il s'empare d'un homme , & de peur qu'il n'échappe ,  
Il se cramponne après le premier qu'il attrape ;  
Et bienévolé ou non , dût-il ronfler debout ,  
L'auditeur entendra sa piece jusqu'au bout !*

Détestables auteurs ! quand donc vous corrigerez-vous de la sotte manie d'étourdir sans cesse , de vos ennuyeuses productions , ceux qui ont le malheur de se trouver avec vous ?

Celui-ci du moins ne me causa pas autant de mauvaise humeur que je me l'étais imaginé. Son conte était dans le genre de Grécourt , & ce genre gai & polisson se fait toujours lire avec un certain plaisir. Quand mon homme eut fini , je lui fis mon compliment & marquai le desir que j'avais d'en posséder une copie. A peine avais-je ouvert la bouche que je l'avais déjà dans la main ; il en avait fait une cinquantaine , pour

donner à tous ceux qui en entendraient la lecture, & même à ceux qui ne voudraient point l'entendre. La voici : on la lira si l'on veut.

*La rétention. Conte.*

DEUX jeunes fils, au cours prenant le frais,  
Assis sur l'herbe & devisant ensemble,  
Lorgnaient de loin deux sœurs pleines d'attraits,  
Qu'ils eussent mieux aimé tenir de près.

Ami, dit l'un, voi ces sœurs : que t'en semble  
La riche taille & le gentil maintien !  
Que sous le lin leur gorge est bien bombée !  
Quel meurtre c'est, pour un pauvre chrétien,  
Que telle chair soit pour nous prohibée !  
Car de penser par *faconde* [ 1 ] ou par or,  
Pouvoir jouir de ce double trésor  
Scélé de Dieu, ce serait bien folie.

Tu connais mal ce genre de nonain,  
Dit l'autre ami ; moi, je gage soudain  
Que je m'en vais, & par la plus jolie,  
Me faire, moi, soulager des dépôts,  
Qui cette nuit troubleraient mon repos.

Le couple ami gage triple pistole :  
Tout aussi-tôt le facétieux drôle  
Court au devant, contrefait le manchot,  
Et déroband ses poignets sous les manches  
De sa chemise, il s'écrie aussi haut  
Que le ferait femme de qui les hanches

[ 1 ] Vieux mot tiré du latin *facundia*, qui signifie *éloquence*.

N'en pouvant plus d'un fardeau de neuf mois ,  
 Sont au moment d'en déposer le poids.  
 Il se tourmente , il s'agite , il tempête  
 Contre un valet qui lui manque au besoin :  
 De ses douleurs le beau couple témoin ,  
 Tout près de lui vient , de pitié s'arrête.  
 Qu'a donc monsieur , dit avec action  
 La sœur Agnès ? Hélas ! mes sœurs , je souffre  
 Comme un damné de ma rétention :  
 Maudit laquais ! fusses-tu dans le gouffre.  
 Mes cheres sœurs , vous voyez comme moi ,  
 Ce que l'on gagne au service du roi.  
 J'avais deux mains qui , dans une bataille ,  
 Ont pris congé des deux bras que voici ;  
 Mon mal exige à tout moment que j'aille ,  
 Et pour m'aider je n'ai personne ici.  
 Si vous vouliez , d'une main secourable ,  
 Me dégraffer au-dessous du pourpoint ,  
 Vous rendriez au jour un misérable ,  
 Qui sans cela n'en reviendra point.  
 Sœur Rosalie , encore un peu novice ,  
 Répugnait fort à rendre ce service ;  
 Car il fallait s'y prêter jusqu'au bout.  
 Quand sœur Agnès , de ce scrupule en somme  
 La relevant , dit : ma sœur , après tout ,  
 Laisserons-nous mourir ce beau jeune homme ?  
 Les voilà donc aux *gregues* [ 1 ] du galant ,  
 Dont le courfier sentant que l'on abaisse

[ 1 ] Ancien mot , en latin *bracca* , & qu'on exprimait autre-  
 fois par *haut-de-chausses*.

Le pont-levis, prend l'effor & s'empresse  
De faire montre aux sœurs de son talent.

L'énormité de sa fière encolure,  
Par nos nonains fut prise pour tumeur ;  
Car de penser que par jeu de nature  
Il se fût mis ainsi de bonne humeur,  
Encore moins qu'elles en fussent cause,  
Les cris affreux que le sire jetait,  
Trop fortement dissuadaient la chose.

Nul filet d'eau cependant ne sortait.  
Le porteur donc du dieu qui ne voit goutte,  
Leur dit : mes sœurs, ici jusqu'à demain  
Nous resterons, si l'onde goutte à goutte  
N'est distillée à l'aide d'une main.  
Pour soulager de semblable gravelle,  
Beaux doigts ne sont médecine nouvelle.

Jà, le lecteur a deviné l'effet  
Qui résulta de l'agile topique,  
Que sur le mal la jeune vierge applique.  
Le scélérat allégé, satisfait  
D'avoir gagné sa gageure cynique,  
A nos deux sœurs, qui tombent de leur haut,  
Montre aussi-tôt une double main blanche,  
Qui proposait de leur donner revanche.

Le couple saint se signant comme il faut,  
Gagne en courant sa claustrale tanière,  
Bien affligé du malheur imprévu  
D'avoir servi Satan, qui l'avait vu  
Se transformer en ange de lumière.





## CHAPITRE V.

*Spectacle des élèves pour la danse de l'opéra.*

Au sortir du café Turc, je m'arrêtai un jour devant la salle des élèves de l'opéra. J'examinais ce bâtiment, quand je fus accosté par un homme assez médiocrement couvert, qui lia conversation avec moi, en me disant : eh bien, monsieur, n'est-ce pas dommage qu'un si joli théâtre reste ainsi abandonné ? ... Oui, lui répondis-je, pour entrer dans ses vues & voir ce qu'il avait dans l'ame ; monsieur apparemment y était attaché ? Oui, monsieur, reprit mon homme qui ne demandait qu'à babiller ; j'étais receveur de billets, & mon fils danseur. Je lui demandai son nom ; il m'apprit qu'il se nommait Guérot. Eh bien, monsieur, ajoutai-je, pourquoi ce spectacle a-t-il été interrompu ? ... Ah, monsieur ! pourquoi ? la mauvaise conduite du directeur. Si nous n'avions point eu ce libertin de Pariseau, ce théâtre subsisterait encore ; mais ce gueux-là [ ce sont ses propres termes ] a tout mangé. Les premiers directeurs étaient Abraham, danseur à l'opéra, & Tessier, ancien acteur de province, qui avaient obtenu le privilège. L'un devait composer les

ballets , l'autre faire répéter les pieces , & un troisieme , nommé Lebœuf , aussi cabotin de province , était chargé de monter les pantomimes , C'est de lui , ce fouilli qu'il appelait *la Jérusalem délivrée* , sur laquelle l'écervelé de Plainchene a donné , chez Audinot , une plate parodie intitulée *la Montagne qui enfante une souris*. Ce spectacle se foutint pendant quelques mois , que les recettes étaient bonnes ; mais le public , las de toujours voir la même chose , & eux , n'ayant pas le moyen de monter du nouveau , ils ont bientôt vu leur salle déserte. Il fallait pourtant payer leurs sujets , ou ils allaient se retirer. Comment faire ? Pariseau intrigant , n'avait pas un sou ; mais en revanche il desirait beaucoup être directeur. Comme il fallait à Tessier & à Abraham quelqu'un qui fournit des fonds , il fit tant & tant , que , leurrées par son langage insinuant , plusieurs personnes lui délièrent leurs bourses. Il y puisa six mille francs , avec lesquels il entra aux élèves en qualité d'un des directeurs. Abraham lui cédant son droit moyennant une rente de cent louis , voilà notre remuant Pariseau directeur. Il change toute la face de ce spectacle ; il renvoie les uns , diminue les autres , veut jouer la comédie , & ne la jouer que lui seul. Sa devise était : *audite hæc omnes gentes*. Il accepte des pieces de différens auteurs , qu'il donne sous son

nom. Enfin , le voilà chef des élèves de l'opéra , & ce spectacle se trouve dans un dépérissement où on ne l'a jamais vu.

Mons Pariseau , au lieu de donner de tems en tems quelques louis aux créanciers & au peu d'acteurs qui lui restent , devient amoureux de la petite Bernard , danseuse de ce théâtre , & dépense avec elle le produit des recettes qu'il fait chaque jour. Bientôt il doit de toute part , les assignations l'assiègent , il se voit réduit vingt fois à se dérober aux griffes des archers , en s'évadant par une porte de derriere , une autrefois par une fenêtre , en se sauvant sur les toits , &c. &c. &c. Quelques ames charitables , s'imaginant bonnement que ce n'était pas la mauvaise conduite de Pariseau qui le réduisait à cette extrémité , lui offrirent encore leurs bourses , ne voyant en lui qu'un homme malheureux de s'être chargé d'une telle entreprise : mais comme notre Pariseau se moquait d'eux , quand , rentré chez sa petite Bernard , il comptait l'or qu'on venait de lui donner pour appaiser ses créanciers , en en donnant la moitié à sa concubine , & gardant l'autre pour des parties de plaisir !

*Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse* , a dit Sancho. Il fallait que tant de friponneries prissent fin ; aussi cela ne manqua-t-il pas. Le magistrat étourdi & rebuté par tous les mémoires

donnés contre Pariseau , tant des sujets que des fournisseurs qui ne recevaient pas un sol , interdit ce spectacle qui , pour le bonheur de vingt créatures , aurait dû l'être un an plutôt.

Pariseau ainsi dénué de son titre de directeur , finit par capter la bienveillance de ceux qui l'étaient. Sa petite Bernard le voyant incapable de fournir désormais au soin de sa parure & de sa maison , le laissa tranquillement chercher le moyen de subsister , & entra à l'opéra , où elle trouva bientôt quelqu'un qui valait mieux que lui. Quand on a faim , on n'est pas si amoureux. Pariseau oublia les charmes de sa *fidelle* Bernard pour un morceau de pain que lui offrit une espece de bourgeoise dans le quartier de la comédie italienne. Là , à portée de se lier avec quelques acteurs de ce théâtre , il tenta d'y faire donner une piece. Il se souvint qu'un certain M. Guillard , professeur en rhétorique , lui en avait confié une pour être jouée aux élèves. Il feuilleta vite son porte-feuille , & l'y trouva ; c'était *la Veuve de Cancale* ; elle était en prose , il l'a mise en vers avec son teinturier. N'importe , elle fut mise en vers & présentée aux Italiens. Ces acteurs , attendris sur sa prétendue infortune , convinrent qu'ils donneraient cette piece : on la mit à l'étude ; elle fut représentée & sifflée. Et vite sur le métier , mons Pariseau la retravaille ,



retravaille , profite des idées de l'un & de l'autre ,  
& parvient enfin à la voir donner sans beaucoup  
de murmures. Mais voilà le diable ; le sieur Gouil-  
lard , fort étonné du silence de mons Pariseau ,  
s'en plaint à ses amis , & l'un d'eux , avocat , écrit  
cette lettre aux journalistes de Paris.

*Aux auteurs du Journal de Paris.*

Le 5 novembre 1780.

„ MESSIEURS. J'ai vu , avec surprise , que  
„ M. Pariseau se donnoit pour auteur de la *Veuve*  
„ de *Cancale* , parodie de la *Veuve du Malabax*.  
„ J'avais lu cette piece long-tems avant qu'elle  
„ parût sur le théâtre italien. Je puis vous cer-  
„ tifier qu'à l'exception de la dernière scene , elle  
„ est toute entière [ telle qu'elle a été donnée à  
„ la seconde représentation ] d'un homme de  
„ lettres , qui se distrait quelquefois de ses occu-  
„ pations sérieuses par des productions légères ,  
„ qu'il se contente de communiquer à ses amis.  
„ Il y a cependant une chose que M. Pariseau  
„ peut revendiquer dans cette parodie : ce sont  
„ les vers ; l'auteur l'avait faite en prose.

„ J'ai l'honneur d'être , &c.

„ DELAUNAY , avocat. „

*Réponse aux auteurs du Journal de Paris.*

“ MESSIEURS. Je n'ai jamais caché [ 1 ] que  
 „ j'avais eu entre les mains une piece en un  
 „ acte & en prose, intitulée *la Veuve de Cancale* ;  
 „ j'en avais même fait un avertissement au  
 „ public, que la modestie de M. G... m'a fait  
 „ supprimer [ 2 ]. J'ai usé librement [ 3 ] de  
 „ tous les droits que l'auteur m'avait donnés ;  
 „ je l'ai mise en vers & en trois actes [ 4 ]. Si  
 „ *parva licet componere magnis*, Corneille n'a pas  
 „ dédaigné de mettre en vers *le Festin de Pierre*  
 „ *de Moliere* [ 5 ]. Pourquoi donc aurais-je rejeté  
 „ l'ouvrage d'un de mes anciens professeurs [ 6 ] ?  
 „ J'espere que l'auteur de la piece en prose, en  
 „ rendant hommage à la vérité, me vengera de  
 „ la lettre de M. Delaunay.  
 „ J'ai l'honneur d'être, &c.

„ PARISEAU. „

Il ignorait apparemment, en écrivant cette lettre, que M. Gouillard en avait envoyé une au

[ 1 ] Si.

[ 2 ] Maniere adroite d'engager M. G. à se taire.

[ 3 ] Oui, très-librement.

[ 4 ] Quel effort !

[ 5 ] Que cette conséquence est absurde !

[ 6 ] Si vous n'eussiez point vu jour à en tirer parti.

Journal , qui attestait sa friponnerie. Pourquoi les journalistes ne l'ont-ils point imprimée ? Il n'en fait rien , ni moi non plus : mais comme il m'en a communiqué lecture , j'en ai pris copie.

*Lettre de M. Guillard aux auteurs du Journal*  
*publié par M. de Paris.*

“ MESSIEURS. J'ai toujours entendu dire qu'il  
 „ fallait rendre à César ce qui appartenait à César,  
 „ & ne jamais se parer des plumes du paon.  
 „ Donc je suis aujourd'hui dans le cas de ré-  
 „ clamer ce qui m'appartient au moins de moi-  
 „ tié. M. Parisseau a beaucoup d'esprit, je ne le  
 „ lui conteste pas ; il a embelli mon ouvrage :  
 „ mais je l'ai mis le premier sur le métier , &  
 „ il n'a eu que la peine de le broder. Je ne veux  
 „ point me targuer du titre d'auteur , encore  
 „ moins dire que *la Veuve de Cancale* m'appar-  
 „ tient ; mais je voudrais au moins que M. Pari-  
 „ seau avouât qu'il l'a faite en société avec moi ;  
 „ & vous allez voir , messieurs , si je demande  
 „ plus que je n'ai droit d'exiger. Quelques mo-  
 „ mens de loisirs m'ayant fait naître l'envie de  
 „ composer quelques petites pieces de théâtre ,  
 „ je voulus les voir représenter sur celui des  
 „ élèves de l'opéra de préférence aux autres , vu  
 „ que depuis long - tems des circonstances me

„ lient avec le sieur Pariseau. Je lui remis ma  
 „ parodie de *la Veuve du Malabar*, intitulée *la*  
 „ *Veuve de Cancale*. Cette parodie est en prose,  
 „ à la vérité; mais c'est la même intrigue, les  
 „ mêmes personnages, & presque le même dia-  
 „ logue qu'on retrouve aujourd'hui dans *la Veuve*  
 „ *de Cancale*, donnée aux Italiens. M. Pariseau  
 „ ayant lu ma pièce, me la rendit, en me disant  
 „ qu'il ne pouvait en faire aucun usage pour  
 „ son spectacle. N'attachant point de prétention  
 „ à une si mince production, je la ferrai dans  
 „ mon porte-feuille, bien résolu de ne jamais  
 „ l'en tirer. Aujourd'hui j'entends dire qu'on  
 „ joue une pareille pièce aux Italiens; je m'y  
 „ rends, & je reconnais la mienne qu'on a mise  
 „ en vers. On appelle l'auteur, un mouvement  
 „ naturel me fait lever de dessus mon siège;  
 „ mais je suis bientôt arrêté par l'apparition du  
 „ sieur Pariseau, conduit par Meunier. Je reste  
 „ interdit, & vous conviendrez qu'on l'aurait  
 „ été à moins. Je vous prie donc, messieurs,  
 „ d'insérer ma lettre dans votre premier Journal,  
 „ „ J'ai l'honneur d'être, &c.

„ Signé, GOUILLARD. „

„ Si cette lettre ne donne pas une haute idée  
 „ de la prose de M. Guillard, du moins elle était



bien faite pour désespérer Pariseau, & ôter au public la bonne opinion qu'il avait de ses talens.

Pariseau eut quelques mois avant une querelle avec Audinot, dans laquelle il montra plus d'esprit. En transcrivant ici les lettres des deux champions déjà dans la lice, se portant des coups d'estoc & de taille, je m'épargnerai la peine de faire le détail de l'objet de cette dispute, & au lecteur l'ennui de le lire.

*Lettre aux auteurs du Journal de Paris.*

Ce 22 avril 1780.

„ MESSIEURS. Un honnête homme [1] qu'on  
„ accuse publiquement de procédés malhonnê-  
„ tes, se doit à lui-même de se justifier publi-  
„ quement.

„ C'est en plein théâtre, & dans un compli-  
„ ment en vers, que M. Pariseau, directeur des  
„ Eleves, m'impute ironiquement d'être un voisin  
„ de bon aloi, qui lui a enlevé sa famille, & qui  
„ lui a débauché l'Amour.

„ Cela veut dire que les deux demoiselles  
„ Spinacuta, les deux demoiselles Tabreze, un  
„ danseur & une petite enfant à qui le public  
„ a imposé le nom de l'Amour, ont passé de son

[1] Il y a bien des choses à dire là-dessus.

„ théâtre sur le mien. Il est naturel, sans doute,  
 „ à tout entrepreneur de rechercher les avan-  
 „ tages de son entreprise : il est naturel que tout  
 „ artiste, tout artisan, tout ouvrier préfèrent de  
 „ s'attacher à ceux qui connaissent & paient le  
 „ mieux la supériorité de leurs talens. On ne  
 „ blesse donc ni la loi ni l'honneur, en usant  
 „ respectivement de ce droit naturel.

„ Il est vrai que les ames extrêmement déli-  
 „ cates s'interdisent d'employer des moyens infi-  
 „ dieux pour se prévaloir de ce droit, & cette  
 „ délicatesse, je l'ai toujours eue à l'égard de mes  
 „ collègues ; je puis même prouver que si elle  
 „ me manquait aujourd'hui, je ne ferais qu'user  
 „ de représailles. C'est encore un droit naturel  
 „ que je me suis interdit. Je défie donc le sieur  
 „ Pariseau de prouver que je lui ai débauché  
 „ *l'Amour ni sa famille*. Je lui prouverai, au  
 „ contraire, que je n'ai engagé aucun des sujets  
 „ qui lui ont appartenu qu'au terme indiqué,  
 „ quoique j'en fusse sollicité vivement par cha-  
 „ cun d'eux, bien avant l'expiration de leurs  
 „ contrats avec le sieur Pariseau ; contrats aux-  
 „ quels ils avaient peut-être droit de se souf-  
 „ traire. Que ledit sieur ne s'en prenne donc  
 „ qu'à son égoïsme & qu'à ses mauvais calculs,  
 „ de ses mauvais succès ; qu'il cesse sur-tout de  
 „ vouloir rendre suspect au public un *bonnête*

- „ homme qui , comme lui , ne peut tenir sa fortune que de l'estime du public.
- „ C'est en vers qu'il a plu à M. Parisseau de me tympaniser. Pour lui répondre un peu dignement , j'ai obtenu de ma petite muse les quatre petits vers que voici , en attendant que je devienne un grand poète comme lui :
- „ Si le fils de Vénus ne vous fait plus sa cour ,  
 „ Pour quoi m'en faites-vous la mine ?
- „ C'est par le bonheur seul que l'on fixe l'amour ,  
 „ On le chasse par la famine.

„ Signé , AUDINOT. „

*Réponse aux auteurs du Journal.*

Ce 26 avril 1780.

- „ MESSIEURS. Le sieur Audinot a fait confidence au public des énormes griefs qu'il a contre moi. Je suis bien étonné que M. Audinot , qu'on a toujours accusé de prudence , se soit engagé dans une démarche aussi légère.
- „ Je vais répondre à mon aimable collègue ; car c'est une qualification dont il m'honore. Il a bien senti le sel piquant de cette injure ; mais on fait que je ne la mérite pas.
- „ Le sieur Audinot , qui n'est point égoïste & qui calcule puissamment , m'a débarrassé de

„ quelques sujets un peu chers. Pénétré d'un  
 „ aussi beau trait, j'ai dit, dans une effusion  
 „ de cœur, dont je n'ai pas été le maître :

„ Près de moi la charité brille :  
 „ Mon voisin de très-bon aloi,  
 „ Pour me soulager, malgré moi,  
 „ Veut bien adopter ma famille.  
 „ L'hymen reste dans ce séjour,  
 „ Mais il m'a débauché l'Amour.

„ Et voilà ce qui fâche mon aimable collègue.  
 „ Il aurait désiré que ses bienfaits fussent ense-  
 „ velis dans une obscurité modeste.

„ Homme sublime, voilà comme on oblige !  
 „ voilà de grands procédés ! Mais tant de désin-  
 „ téressement pèse à ma reconnaissance ; il faut  
 „ que ce sentiment s'épanche ; il faut qu'on sache  
 „ tout ce que vous valez ; je l'ai dit en vers,  
 „ je le répète en prose, & j'apprends à tous  
 „ les échos :

„ Mon voisin de très-bon aloi.

„ L'expression vous offense. Un homme qui vou-  
 „ drait ménager votre modestie, toujours déli-  
 „ cate, rejeterait l'expression sur la nécessité de  
 „ rimer à *moi*, quoique je ne rime à rien ; mais  
 „ je remercie la rime de l'avoir amenée naturel-  
 „ lement sous ma plume. Quel dommage que



„ ce mot-là vieillisse ! Comme il peint la bonté ,  
 „ l'honnêteté , la candeur , &c. &c. & mille &c.

„ Mais il m'a débauché l'Amour.

„ Entendriez-vous malice à ce vers-là ? Pour le  
 „ coup , c'en est trop. Vous avez assez d'esprit  
 „ pour m'en prêter ; mais je vous dois déjà beau-  
 „ coup , & je ne veux point me surcharger d'o-  
 „ bligations nouvelles.

„ Vous finissez votre épître par un quatrain  
 „ barbare anti-poétique & sur-tout mal-adroit.  
 „ Le public , dont la faveur vous enivre , n'aime  
 „ pas qu'on s'en trague insolemment pour humi-  
 „ lier les autres. Enfant gâté de ce public , vous  
 „ ne connaissez que ses bienfaits , apprenez à  
 „ connaître , à respecter son équité. Rayez-moi  
 „ donc ce quatrain impoli ; je ne fais pas ce qu'il  
 „ vous a coûté , mais l'eussiez-vous eu pour ce  
 „ qu'il vaut , vous auriez fait un mauvais mar-  
 „ ché. *Sordes emere stultum est* [ 1 ]. Je vous  
 „ demande pardon d'avoir parlé latin ; il faut  
 „ terminer. Je réprime des sarcasmes assez gais  
 „ qui s'offrent à mon imagination. Tenez-moi  
 „ compte de ce que je ne vous ai pas dit , &  
 „ convenez que votre lettre méritait une autre

[ 1 ] Si , comme le dit ici Pariseau , c'est une folie d'acheter des sottises , Nicolet doit donc bien se repentir d'avoir acheté ses productions.

„ réponse. Vous n'en êtes pas moins très-bon-  
„ nête ; car vous l'avez dit , & je suis assez oré-  
„ dule pour ne demander à personne ce que je  
„ dois en penser.

„ J'ai l'honneur d'être , &c.

„ PARISEAU , directeur des  
„ élèves de l'opéra ,,,

Le petit Mayeur , acteur de Nicolet , qui se mêle aussi de faire l'auteur , écrivit , dit-on , la lettre suivante aux journalistes de Paris ; mais j'ai eu beau fureter les feuilles du mois d'avril , je ne l'ai point vue. Il y a toute apparence qu'ils n'en firent pas plus de cas que de celle du sieur Gouillard. Ce petit transfuge des tréteaux d'Audiot voulait , dit-on , que cette lettre parût , pour tâcher de se réconcilier avec lui. La voici ; je la tiens de madame Bonnet.

*Aux auteurs du Journal.*

“ MESSIEURS. Je viens de recevoir votre  
„ Journal , & l'ayant ouvert avec l'empressement  
„ qu'on met à posséder ce qui fait nous inté-  
„ resser & nous plaire , mes yeux se sont arrêtés  
„ sur une lettre signée du sieur Audiot , direc-

„ teur du spectacle connu sous le nom de l'am-  
 „ bigu-comique. Comme je suis en partie l'instru-  
 „ ment de l'altercation élevée entre MM. Audi-  
 „ not & Pariseau , & que je puis rendre au  
 „ premier toute la justice qu'il réclame , vous  
 „ m'obligerez , messieurs , de faire part au public  
 „ de la déposition que je remets entre vos mains ,  
 „ puisque votre Journal est le dépositaire de la  
 „ réclamation du sieur Audinot.

„ Jouant à son spectacle , & ne cherchant ,  
 „ après le desir de plaire au public , que celui  
 „ d'être agréable & utile à mon directeur , je lui  
 „ présentai la demoiselle Bonnet [ connue sous le  
 „ nom de l'*Amour* depuis qu'elle a joué ce rôle  
 „ au spectacle des Elèves ] , que j'avais pris soin  
 „ de former pour nos théâtres , en lui faisant  
 „ jouer quelques rôles dans de petites pieces  
 „ que je composais pour des sociétés.

„ Douée d'une intelligence surprenante , je  
 „ m'imaginai que cette enfant , âgée de sept ans  
 „ & demi , après avoir fait le charme de nombre  
 „ d'assemblées , serait reçue avec transport par  
 „ le sieur Audinot. Mes espérances furent dé-  
 „ çues ; elle entra donc alors aux élèves de  
 „ l'opéra. Au milieu de l'année passée , sa mere  
 „ voyant le délabrement de ce théâtre , me pria  
 „ de l'offrir de nouveau au sieur Audinot. Je le  
 „ fis : nouvelles marques d'indifférence de sa

„ part. Enfin , ayant récidivé pendant cette der-  
 „ niere quinzaine de Pâque [ toujours aux sol-  
 „ licitations de sa mere ] , & cette fois satisfait  
 „ du sieur Audinot , je lui amenai la demoiselle  
 „ Bonnet. Je fus témoin de leur conversation ,  
 „ & je puis attester , comme l'allegue le sieur  
 „ Audinot , qu'il a refusé d'engager ladite demoi-  
 „ selle Bonnet avant le terme où expirent les  
 „ engagements de comédie : il alla même jusqu'à  
 „ la refuser encore , en disant que le public  
 „ voyant qu'elle soutenait seule le spectacle des  
 „ Eleves , pourrait l'accuser de la lui avoir ravi  
 „ pour aider à sa chute , & que s'étant toujours  
 „ conduit *pour son théâtre* avec décence & hon-  
 „ nêteté , il ne voulait pas commencer à cette  
 „ heure à donner matiere à des reproches qui  
 „ lui seraient trop sensibles. La dame Bonnet a  
 „ persisté ; mais il n'engagea sa petite fille qu'au-  
 „ tems où il en avoit le droit. C'est donc une  
 „ justice qu'il est nécessaire de rendre au sieur  
 „ Audinot. Quant à l'*égoïsme* qu'il impute au  
 „ sieur Pariseau , je ne le crois pas non plus ;  
 „ car si le zele ardent & le talent peuvent con-  
 „ duire à la fortune , le directeur des Eleves a  
 „ bien droit d'y prétendre.

„ Les accusations de l'une & l'autre part sont  
 „ donc fausses ; mais comme le public , neutre  
 „ dans cette discussion , peut former des doutes



„ téméraires , il doit être détrompé , & voilà  
 „ l'objet qui m'a fait mettre la main à la plume ,  
 „ pouvant seul jeter de la clarté sur cette affaire ,  
 „ dont j'ai été à la fois le témoin & l'agioteur.

„ Il est encore nécessaire de dire que , comme  
 „ on fait que je suis au spectacle du sieur Audinot  
 „ depuis dix années , & que , comme son pen-  
 „ sionnaire , j'écris ceci pour le flatter , je dé-  
 „ clare que je ne suis plus à son spectacle ; qu'a-  
 „ près lui avoir fait faire l'acquisition de la petite  
 „ Bonnet , des affaires d'intérêts me contraigni-  
 „ rent à le quitter pour entrer chez le sieur  
 „ Nicolet , où je fais chaque jour de nouveaux  
 „ efforts pour mériter de plus en plus l'indul-  
 „ gence dont le public m'a souvent honoré.

„ Il ne me reste plus , à l'exemple des ces  
 „ messieurs , que de terminer ma lettre par quel-  
 „ ques vers , & je leur adresserai ceux-ci.

*A MM. Audinot & Pariseau.*

„ Des nourrissons de l'aimable Thalie ,  
 „ Savans & chéris précepteurs ,  
 „ Bannissez loin de vous la discorde ennemie ,  
 „ Qui voudrait corrompre vos cœurs.  
 „ Tous deux vous êtes faits pour plaire ;  
 „ Tous deux le saurez tour-à-tour ;  
 „ Si chez l'un l'on court voir l'Amour ,  
 „ Chez l'autre on ira voir sa mere.

„ L'enfant qu'on adore à Cythere ;  
„ Vous le savez , est inconstant :  
„ Ce Dieu chérit le changement ;  
„ Ce sentiment peut seul le satisfaire ,  
„ Taisez - vous & laissez le faire :  
„ Du destin souvent contraire  
„ Il ne faut qu'un seul instant ,  
„ Pour ramener ce bel enfant  
„ Sous le toit de son premier pere.

„ J'ai l'honneur d'être , messieurs , avec les  
„ sentimens les plus distingués , votre très-hum-  
„ ble serviteur ,

Ce 22 à midi.

„ MAYER , abonné. „

Je ne me permettrai aucune réflexion sur tout ceci , afin de laisser au lecteur le loisir de faire toutes celles qu'il jugera à propos. Il y a déjà long-tems que nous nous entretenons du même objet , passons à d'autres ; nous aurons assez matière à parler d'Audinot & de Pariseau.



## CHAPITRE VI.

*Des traiteurs & des cafés.*

**O**UTRE les cafés des spectacles, il y en a cinq autres, favoir : le café Sirgent, le café Yong, le café Cauffin, le café Armand, & le café Alexandre. Ils sont tous remplis de la plus mauvaise compagnie. Les deux premiers, il y a quelques mois, étaient assez bien composés ; mais ils ne vendaient pas de quoi payer leurs garçons, parce que la populace, amie de la débauche, ne s'y livre que quand quelque chose l'y excite ; alors rien ne peut l'arrêter : & ce quelque chose dans ces cafés, c'est cette mauvaise musique qu'on entend chez Armand, Cauffin, Alexandre. Ces détestables musiciens, d'accord avec les chanteurs & les chanteuses à la voix fausse & glapissante, vous arrachent le tympan par leurs cris discordans. Voilà ce qui attire la populace, voilà ce qui la captive dans ces lieux où elle s'enivre de *ponche* & de différentes liqueurs. Yong & Sirgent, comme j'ai dit, ne faisaient rien. Depuis qu'ils ont des chanteurs & des racleurs, ils gagnent de l'or.

Le café d'Alexandre, sans être plus agréable,